

**J'ACCUSE**

**DOSSIER  
DE PRESSE**



**CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI**

# J'ACCUSE

---

SALLE PRINCIPALE DU  
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI  
9 au 22 février 2017  
et en supplémentaires

## PRODUCTION

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

## CRÉATION

La première représentation de *J'accuse* a eu lieu le 14 avril 2015 au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, à Montréal.

## PUBLICATION

Dramaturges Éditeurs

## DURÉE

1 h 55 sans entracte

## EN SAVOIR PLUS

[theatredaujourd'hui.qc.ca/jaccuse](http://theatredaujourd'hui.qc.ca/jaccuse)

Grand succès de la saison théâtrale 14/15, la pièce *J'accuse* d'Annick Lefebvre fait un retour sur les planches montréalaises en février 2017 après un passage de 4 semaines au Théâtre La Bordée de Québec.

*J'accuse*, c'est cinq monologues vibrants. C'est surtout cinq femmes d'une même génération âgées entre 25 et 35 ans. Il y a la fille qui encaisse, vendeuse de bas de nylon dans une boutique souterraine ; la fille qui agresse, propriétaire d'une petite entreprise qu'elle a osée dans un contexte d'austérité économique; la fille qui intègre, immigrante essayant de trouver sa place dans sa société d'accueil; la fille qui adule, admiratrice sans bornes d'Isabelle Boulay; et la fille qui aime, qui aime trop, qui aime mal. Cinq femmes pleines d'ambitions, mais qui n'ont pas les moyens de celles-ci. Cinq femmes qui luttent contre une société qui les juge, qui essaie de les aspirer. Cinq femmes qui osent crier leur frustration.

## L'ÉQUIPE DE CRÉATION

Texte  
Annick Lefebvre

Mise en scène  
Sylvain Bélanger



Interprétation  
Léane Labrèche-Dor  
Debbie Lynch-White  
Catherine Paquin-Béchar  
Alice Pascual  
Catherine Trudeau



Assistance à la mise en scène  
Olivier Gaudet-Savard

Scénographie  
Pierre-Étienne Locas

Costumes  
Marc Sénécal

Éclairages  
Erwann Bernard

Conception sonore  
Larsen Lupin

Vidéo  
Ulysse del Drago

Maquillages  
Sylvie Rolland-Provost

« DONNER LA PAROLE À CINQ FILLES DE VINGT-CINQ / TRENTE-CINQ ANS, LUCIDES, INTELLIGENTES ET QUI ONT DE L'EMPRISE SUR LEUR PROPRE DESTIN, C'EST DOMMAGE À DIRE, MAIS C'EST UN ACTE D'ÉCRITURE TELLEMENT RARE QUE C'EN EST PRESQUE IRRÉVÉRENCIEUX. PARCE QUE, MEME AUJOURD'HUI, ON A TENDANCE À ÉCRIRE DES PERSONNAGES DE FILLES PLATES DANS LE THÉÂTRE QUÉBÉCOIS. ÇA ME RÉVOLTE ! PAR AILLEURS, JE SAVAIS QU'EN POSANT UN TEL GESTE, ON ME COLLERAIT L'ÉTIQUETTE DE « FÉMINISTE », ET J'AIME ME FAIRE COLLER DES ÉTIQUETTES. ÇA ME PERMET DE ME METTRE AU DÉFI ET DE TRANSCENDER LES A PRIORI QUI VIENNENT AVEC TOUTE ÉTIQUETTE. ÇA ME PERMET DE DÉJOUER LES ATTENTES DES GENS. »

ANNICK LEFEBVRE, EXTRAIT DE LA POSTFACE DE J'ACCUSE

# L'ENGAGEMENT INVISIBLE

Par **Annick Lefebvre**



J'avais l'intention d'écrire une pièce sur le travail. Celui, rémunéré ou non, que l'on exerce au quotidien. Celui dont on a hâte de tomber en congé pour aller se sacrer les deux pieds dans le sable d'un « tout inclus » en République dominicaine. Celui qui devrait être notre passion. Celui qui détermine notre position sociale. Et celui, surtout, qui nous fait acquérir des expertises spécifiques dans un domaine précis. Ça va de la fabrication de la mousse onctueuse d'un cappuccino à l'extraction télécommandée du minerai de fer, tout comme la récupération de ton disque dur par le technicien qui te sauve le

cul quand ton ordinateur capitule et menace de te voler les photos du premier anniversaire de ton neveu pis le scan de l'article de journal de 1967 qui relate ta première victoire en tournoi de baseball. Je voulais mettre de l'avant l'idée qu'un « militantisme du quotidien » pouvait être développé, au Québec, en 2015. Je voulais dire que chaque individu peut, à travers les connaissances pointues qu'il possède, poser des gestes concrets pour l'amélioration de la vie collective de tous. Or, moi, Annick Lefebvre, jeune auteure dramatique, comment est-ce que je peux utiliser mon bagage particulier pour éclairer notre société d'une manière différente? Comment puis-je plonger dans un « militantisme de l'intime »? Comment me pousser dans mes retranchements les plus radicaux? Ma réponse à ces questions c'est *J'accuse*. Cette pièce qui n'a rien à voir avec Zola ou l'affaire Dreyfus – sinon l'indignation devant l'état des choses. Cette pièce-portrait qui met la parole des femmes de ma génération de l'avant. Cette pièce féministe (oui, féministe!) qui s'éloigne des icônes de la mère, la vierge et la putain. Cette pièce où l'on s'ouvre la trappe par instinct de survie et par foi en des lendemains moins moroses. Cette pièce « état des lieux » qui hurle à l'amour et qui punche en pleine face. Qu'est-ce que je peux faire pour engager le combat avec les armes que je maîtrise le mieux? Vous faire entendre *J'accuse*, assurément. Dans l'espoir qu'elle remue quelque chose de viscéral en vous.



## ANNICK LEFEBVRE

Avant d'avoir terminé son Bacc en critique et dramaturgie, Annick Lefebvre avait assis ses fesses de stagiaire dans la salle de répétition d'*Incendies* de Wajdi Mouawad et avait participé au *Sommet sur l'engagement* du Théâtre du Grand Jour. Depuis sa sortie de l'UQÀM en 2004, l'auteure a semé plusieurs courts textes dans des événements collectifs dont *26 lettres: abécédaire des mots en perte de sens* (Olivier Choinière, CTD'A, 2014), *Y paraît* (Jean-Simon Traversy, Zone-Homa, 2015) et *Cabaret des Contes ruraux* (Eudore Belzile, Théâtre du Bic, 2015). En 2012, Annick a fondé Le Crachoir, compagnie qui questionne le rôle de l'auteur au sein du processus de création, de production et de représentation d'une œuvre. Elle est l'auteure de *Ce samedi il pleuvait* (Marc Beaupré, Le Crachoir, Aux Écuries, 2013), du conte urbain *Ce qui dépasse* (Stéphane Jacques, Urbi et Orbi, La Licorne, 2013), de *La machine à révolte* (Jean Boillot, Le Préau / NEST Théâtre, 2015) et de *J'accuse* (Sylvain Bélanger, CTD'A, 2015). *Le show du non-exil* qu'elle a coécrit et qu'elle interprète avec Olivier Sylvestre, a été présenté au Festival du Jamais Lu de Montréal et au Cocq'Arts de Bruxelles en mai et juin 2015. Protégée de l'auteur Olivier Choinière au Prix Siminovitch 2014, Annick participe à la création d'*Identités* de l'artiste pluridisciplinaire Séverine Fontaine et plonge dans l'écriture de *ColoniséEs*, son prochain projectile dramaturgique. Son théâtre est publié chez Dramaturges Éditeurs où ses *Périphéries* (2012-2015), illustrées par Vincent Partel, paraîtront sous peu.

## SYLVAIN BÉLANGER

Sylvain Bélanger est né en 1972, à Montréal. Il a été diplômé de l'École nationale de théâtre en 1997, où il enseigne depuis 2008. En 2012, il est nommé à la barre du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Il est un directeur artistique passionnant et engagé. Tant au Théâtre du Grand Jour qu'au Théâtre Aux Écuries, deux théâtres dont il est cofondateur, son instinct et sa sensibilité en ont fait une personnalité incontournable du paysage théâtral québécois. Il est notamment reconnu pour ses mises en scène de *Cette fille-là* (Joan MacLeod), *Moi chien créole* (Bernard Lagier) accueillie entre autres à la Comédie Française, *Félicité* (Olivier Choinière), *Yellow Moon* (David Greig), *Les mutants* (idée originale de Sylvain Bélanger et Sophie Cadieux), *L'enclos de l'éléphant* (Étienne Lepage), *Billy (les jours de hurlement)* (Fabien Cloutier) ou encore *Comment s'occuper de bébé* (Dennis Kelly), *J'accuse* (Annick Lefebvre) et *Unité modèle* (Guillaume Corbeil). Ses spectacles ont été acclamés tant par le milieu théâtral que par la critique. Sa reconnaissance l'a mené à collaborer avec le Centre d'essai des auteurs dramatiques (CEAD) et le Conseil des arts du Canada comme jury, à siéger au Conseil d'administration du Conseil québécois du théâtre ou encore sur des comités du Conseil des arts de Montréal et du Conseil des arts et des lettres du Québec.

# PHOTOS À LA CRÉATION

PAR  
VALÉRIE REMISE



- 1- Léane Labrèche-Dor
- 2- Debbie Lynch-White
- 3- Alice Pascual

# PHOTOS À LA REPRISE

PAR  
ULYSSE DEL DRAGO



- 4- Catherine Paquin-Bécharde
- 5- Catherine Trudeau



## EXTRAITS DE CRITIQUES

**« Tout est là : une écriture efficace qui gratte à la lame de rasoir les incohérences d'une société en mutation et en fait ressortir les paradoxes et les profondes vacuités avec un humour cinglant ; une mise en scène dénudée qui laisse toute la place aux mots et au jeu, en absorbant le spectateur pendant près de deux heures dans cette spirale de la revendication sociale mussée dans la confession, sans qu'il s'en rende compte. »**  
Fabien Deglise, Le Devoir

**« À voir, pour la puissance des mots et la performance de haute voltige de ces cinq belles comédiennes »**  
Patricia Tadros, Première Heure, ICI Radio-Canada

**« Drôle, cinglante, vibrante, crue, touchante... Portée par la plume bien affûtée d'Annick Lefebvre et une costaude brochette d'actrices, *J'accuse* lance l'année 2017 à La Bordée entre le coup de cœur et le coup de poing. »**  
Geneviève Bouchard, Le Soleil

**« C'est éblouissant de voir des actrices de cette qualité là, c'est extraordinaire! »**  
Denise Bombardier, Culture Club, ICI Radio-Canada

**« Une distribution relevée jumelée à une parole forte et diversifiée, *J'accuse* est une création qui explose et qui va bien au-delà de la prise de parole féminine. »**  
Yves Leclerc,  
Journal de Québec

**« Une plume très forte, fouguese, ciselée, qui décoiffe et qui dérange. Il faut aller avoir *J'accuse!* »**  
Myriam Fehmiu, Samedi et rien d'autre, ICI Radio-Canada

**« C'est une grande parole pour un grande auteure. Elle est toute jeune mais je pense qu'elle va marquer le théâtre québécois. »**  
Catherine Pogonat,  
Dessine-moi un dimanche,  
ICI Radio-Canada

**« Chacune des actrices parvient à créer un rapport d'intimité avec le spectateur. Elles sont drôles, émouvantes et parfois extrêmes. »**  
Jean Siag, La Presse

**« *J'accuse* a la beauté des textes qui ont mariné. Qui ont pris du goût avec le temps, avec le travail acharné. *J'accuse* a la saveur d'une génération, d'une série de femmes qui tentent de se sortir de leur propre existence, leurs propres**

**pièges, mais aussi ceux tendus par la société. »**  
Mélicca Pelletier,  
Huffington Post Québec

**« Une parole incisive, intéressante et drôle [...] Des interprètes incroyables. »**  
Mélanie Boissonnault,  
Le 15-18, ICI Radio-Canada

**« Un véritable tour de force qui restera gravé dans votre mémoire »**  
Mathieu Lévesque,  
Écho Vedettes

**« *J'accuse*, qui brûle d'une flamme intérieure intense, est porté par une distribution à fleur de peau, remarquable, parfaite. »**  
Daphné Bathalon, MonTheatre

**« Des monologues puissants et denses, remplis d'un sentiment d'urgence. »**  
Marie-Claire Girard,  
Huffington Post Québec

**« Le texte, criant d'émotions et écrit avec une justesse pointilleuse, est brûlant et va chercher exactement là où ça pince dans le cœur autant que là où ça fait du bien. »**  
Geneviève Plante, Yulorama

**« Un texte intelligent et bien ficelé. »**  
Marianne Renaud, Sors-tu

# PERSONNAGES ET INTERPRÈTES

## LA FILLE QUI ENCAISSE

est interprétée par

Catherine Paquin-Béchar

Elle vend des bas de nylon dans une petite boutique souterraine de la station de métro Bonaventure, sans jamais voir la lumière du jour. Elle sent que ses clientes, jouant les bourgeoises, la regardent de haut, mais elle leur tient tête. Chaque matin, elle retourne au boulot, fait un effort pour s'habiller chic, même si elle n'en a pas les moyens, et essaie de se bâtir une estime personnelle en menant un combat de tous les jours: faire en sorte qu'il y ait « des lueurs de veilleuse bienveillante » dans les yeux des femmes qui sortent de sa boutique.

*« Cette PME qui m'engage pis finance mes spaghettis, ma casserole pis le rond de poêle sur lequel je fais bouillir mon eau est une boutique de babioles de femmes paniquées qui cognent avec crise de nerfs incontrôlable, syndrome prémenstruel évident, psychodrame personnel mal dissimulé, émotivité de nunuches qui écoutent Sex in the City et avec énergie du désespoir dans les portes coulissantes de mon repère full néons du souterrain sans fenêtres du centre-ville de la métropole. »*

BIOGRAPHIE : Catherine Paquin-Béchar termine sa formation en interprétation de l'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe en 2011. Aussitôt sortie de l'école, elle participe à plusieurs productions du Théâtre de l'Opsis dont *Les enfants de la pleine lune* (Luce Pelletier), *Il Campiello* (Serge Denoncourt), *Commedia* (Luce Pelletier) et *Le vertige* (Luce Pelletier). Elle joue également sous la direction de Frédéric Dubois dans *À quelle heure on meurt?* et de Laurie Gagné dans *Célibataires*. Catherine a également été de la dernière édition de *Poésie, sandwiches et autres soirs qui penchent*, le spectacle de poésie de Loui Mauffette à la Place des arts. Au petit écran, elle obtient le rôle de la réceptionniste Mégan dans *Complexe G* (TVA) et incarne brillamment le rôle de Marilou dans la série *Mon ex à moi* (Série +). Depuis 2015, elle interprète le personnage de Josée Tessier dans *Unité 9* (SRC). Au cinéma, elle fait partie de la distribution du film *Chasse-Galerie : la légende*, réalisé par Jean-Philippe Duval. Cet été, elle présente au Zoofest le spectacle musical *La gardienne* avec la collaboration de Véronique Pascal. On pourra la voir à l'automne dans *En cas de pluie aucun remboursement*, mis en scène par Simon Boudreault au Théâtre Jean-Duceppe et à la télévision dans la nouvelle télésérie *Web thérapie* (TV5).

## LA FILLE QUI AGRESSE

est interprétée par  
Catherine Trudeau



Malgré la conjoncture économique difficile, elle s'est créée une PME qu'elle essaie de maintenir en vie avec acharnement. Elle accumule le stress, qui se manifeste par une haine généralisée. Elle en veut aux « BS », à tous les profiteurs qui se laissent vivre, aux gauchistes qui ne savent rien faire d'autre que quémander et tout remettre en question. Elle est l'incarnation d'une certaine classe moyenne, plutôt de droite, qui a l'impression d'avoir été laissée à elle-même. Toutefois, la rage qu'elle exprime est aussi un appel à l'aide.

*« Je les jalouse, je les admire pis je les envie, à Québec, quand ils se donnent le droit de soulever les aberrances artistiques pis sociales sur les ondes sans sensationnalisme, sincères pis essentielles de Radio-X. Parce que moi, Fillion, je le trouve pas mal plus sensible, terre à terre pis proche du peuple que les gauchistes boboches qui rêvent en couleur dans leur monde de préservation des ressources naturelles, d'anéantissement de la guerre pis de fleurs de lys de bodypaintées sur le chest. »*

BIOGRAPHIE : Comédienne, animatrice, chroniqueur et même auteure à ses heures, Catherine Trudeau est une communicative! Après avoir gradué du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1999, on peut la voir régulièrement au théâtre, notamment dans *Le traitement*, *Oncle Vania*, *La mouette* ou bien encore *La Cerisaie* à la Compagnie Jean-Duceppe. En 2003, elle remporte le prix Gascon-Roux du TNM pour la meilleure interprétation féminine avec le rôle de Viola dans la pièce *La nuit des rois*. Ce rôle lui mérite également une nomination pour la meilleure interprétation féminine à la Soirée des Masques. À la télévision, on se rappelle de l'irréductible Lyne-la-pas-fine dans la série *Les Invincibles*, ce qui lui a valu le Prix Gémeaux du meilleur rôle féminin dans une série dramatique. Plus récemment, elle était de la série *La vie parfaite* et incarne présentement Karine Bellerose dans *Mémoires vives* ainsi que l'avocate Me

Rousseau dans la nouvelle télésérie *Ruptures*. Catherine retrouvera très prochainement son personnage de Chantal dans la 3ème saison de *Mirador*. Au cinéma, elle était de *La loi du cochon*; *Séraphin, un homme et son péché*; *L'enfant prodige*. Et aussi dans *L'ange de goudron* et *Le survenant* pour lesquels elle a obtenu des nominations dans la catégorie meilleure actrice à la Soirée des Jutra. Catherine est également porte-parole du Prix des libraires Jeunesse du Québec.

## LA FILLE QUI INTÈGRE

est interprétée par  
Alice Pascual

Docteure en sociologie ayant immigré au Québec, elle travaille comme technicienne en garderie dans un CPE de Montréal et doit constamment se défendre contre les préjugés dont sont victimes les nouveaux arrivants. Dans son désir d'intégration, elle a envie de partager sa fierté du Québec, mais elle s'en empêche, car elle sait qu'on ne la prendrait pas au sérieux, parce que sa peau n'est pas assez blanche, parce que ses pensées ne seront jamais assez *made in Québec*. Elle va choisir de s'effacer, comme le font tant d'immigrants et, surtout, d'immigrantes. Et pourtant, elle semble connaître les Québécois peut-être encore plus qu'eux-mêmes.



*« Je pourrais me tenir debout sur la place publique, drapée de mon drapeau fleurdelisé, et vous hurler mon attachement jusqu'à ce que cela franchisse la barrière de scepticisme à laquelle je me heurte toujours. Parce que je vous devine malhabiles en amour et parce que je vous sais méfiants lorsque l'on vous chante la pomme, je vais fermer ma gueule et retourner prendre soin des enfants de la métropole. »*

**BIOGRAPHIE :** Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 2009, Alice s'est rapidement taillée une place dans le milieu théâtral. Elle a joué dans *La ceriseraie* d'Anton Tchekhov, une mise en scène d'Yves Desgagnés présentée à La Compagnie Jean Duceppe en 2010. En 2012, elle a pris part à *Tristesse animal noir*, une pièce signée Claude Poissant à l'Espace Go et *Ce moment-là*, mise en scène de Denis Bernard présentée au Théâtre La Licorne. On a aussi pu la voir jouer dans *Bienveillance* de Fanny Britt, dans une mise en scène de Claude Poissant. Plus récemment, Alice a incarné Camille dans *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred Musset, mise en scène par Claude Poissant, présentée au Théâtre Denise-Pelletier. Alice fait aussi partie de la pièce documentaire d'Annabel Soutar, *Fredy*, présentée au Théâtre La Licorne à l'hiver 2016, dans une mise en scène de Marc Beaupré. À la télévision, on a pu retrouver Alice dans les populaires téléromans *Toute la vérité*, *30 vies* et *Nouvelle Adresse*.

## LA FILLE QUI ADULE

est interprétée par  
Debbie Lynch-White



Réceptionniste dans une boîte d'informatique, elle est une *fan* inconditionnelle d'isabelle Boulay. Elle règle directement ses comptes avec Annick Lefebvre, qui a osé se moquer de son idole tout au long de la pièce. Pour elle, il est inadmissible qu'on dénigre isabelle et ceux qui l'admirent. Elle clame haut et fort son droit d'aduler la chanteuse, car elle, cela lui fait du bien.



« *C'est dégueulasse, Annick Lefebvre, de me crier par la tête qu'Isabelle Boulay a rien que le goût d'être crampée ben raide devant ma tronche, de se rouler par terre en réprimant son envie de pisser de rire dans ses culottes, de se relever d'une traite pis de me transpercer le plexus avec un pied de micro en me hurlant « Get a life, ciboire ! » à chaque fois qu'elle m'aperçoit. »*

BIOGRAPHIE : Debbie Lynch-White termine ses études à l'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe au sein de la cuvée 2010. À peine deux ans plus tard, sa carrière a été propulsée alors qu'elle décrochait le rôle de Nancy Prévost dans le très populaire téléroman *Unité 9*. Elle s'illustre au théâtre dans plusieurs pièces telles que *Le vertige* avec le Théâtre de l'Opsis dans une mise en scène de Luce Pelletier; et *Sunderland*, chez Duceppe, mise en scène de Serge Postigo. Elle devient en 2011 cofondatrice du Théâtre du Grand Cheval, qui produit *Chlore*, une œuvre d'abord présentée à La Petite Licorne en octobre 2012, mais qui jouit d'un tel succès qu'elle est reprise en janvier 2014 au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Une création originale dont la jeune compagnie peut être fière. La resplendissante actrice est au printemps 2015 de la pièce *J'accuse* au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. À l'été 2016 elle est la nourrice dans *Roméo et Juliette* au Théâtre du Nouveau Monde, mis en scène par Serge Denoncourt.

## LA FILLE QUI AIME

est interprétée par  
Léane Labrèche-Dor



Elle est celle qui souffre à cause d'une rupture. Travailleuse autonome, elle vit sa peine en silence, seule, enfermée chez elle. Déprimée, elle n'a plus le goût de rien faire, elle se méprise parce qu'elle se sent «moumoune» émotivement. Elle ne sait trop comment aimer, comment affirmer ses choix relationnels, dans une société qui nous juge en fonction de notre capacité à nous conformer à une « normalité ».

« *Je dois pas être normale. Parce que je ressens aucune urgence de fourrer avec des nobodies dans des partys, de sélectionner le moins pire de la gang, de me mettre en couple avec lui pis de rester matchée de façon steady avec quelqu'un de quelconque ! Parce que je veux pas d'enfants. [...] je veux pas me reproduire. Je peux pas me reproduire. Je veux dire, crisse, j'ai le cœur tellement chroniquement décalé qu'il faut pas que je me reproduise ! Pas question que je transmette mes défaillances à un kid qui a pas demandé de naître. Pis encore moins de naître décalé. Décalé pis défaillant comme moi. »*

BIOGRAPHIE : Depuis sa sortie de l'École nationale de théâtre, nous avons pu voir Léane Labrèche-Dor sur scène dans la création de *J'accuse* d'Annick Lefebvre, au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, ainsi que sur la scène de Jean-Duceppe dans *Les muses orphelines* de Michel-Marc Bouchard et à l'Espace Go dans *Villa Dolorosa* de Rebekka Kricheldorf. À la télévision, elle était dans la deuxième saison des *Bobos*, dans *30 vies*, dans *SNL Québec* et dans *Nouveau Show* en diffusion sur les plateformes diverses d'Ici Radio-Canada. Léane joue également le rôle de Fanny dans *Camping de l'Ours*, diffusé sur les ondes de Vrak.tv.

Vous pouvez consulter les biographies des concepteurs sur notre site internet : [theatredaujourd'hui.qc.ca/jaccuse](http://theatredaujourd'hui.qc.ca/jaccuse)

# LES FÉES ACCUSENT (OU LES FÉES NOUS ACCUSENT)

**Par Catherine Lalonde**  
**Journaliste au Devoir**

**Article tiré du [3900.ca](http://3900.ca)**

*J'accuse*, lançait de toute sa hargne en 2015 la dramaturge Annick Lefebvre, lors de la création de cette pièce.

Dans un relais de monologues, cinq femmes — la fille qui encaisse, la fille qui agresse, la fille qui adule, celle qui intègre et celle qui aime — s'y passent comme un témoin brûlant une parole de furie et d'indignation. Cinq femmes très en colère. Et une auteure qui nommait elle-même son œuvre comme une « pièce féministe (oui, féministe!) ». Pourtant, pratiquement personne, ni chroniqueur, ni spectateur, ni critique, n'a porté sur la place publique le féminisme de *J'accuse*. Aurions-nous eu peur de ce méchant mot en F?

« On a l'impression qu'une pièce dite féministe, ça peut être rabat-joie, » réfléchissait quelques mois avant la reprise 2017 la comédienne Alice Pascual. Celle incarnant La fille qui intègre poursuit, à temps partiel, des études féministes. « Il reste des préjugés très tenaces envers le féminisme. Peut-être

*qu'on n'a pas eu envie d'ajouter au bonheur d'un succès théâtral »* des enjeux plus politiques, analysait-elle.

Vrai que le terme « féminisme » est connoté. Isabelle Boisclair, professeure en théories féministes et en littérature à l'Université de Sherbrooke, souligne que c'est un mot qui peut, oui, être répulsif. « *Il y aura toujours des récalcitrants qui vont trouver que tout est trop féministe, avance-t-elle. D'autres seront contents qu'on produise non seulement des shows féministes, mais qu'en plus on les promeuve et les annonce ainsi. Le public est scindé face à cette étiquette.* »

C'est le critique de théâtre Alexandre Cadieux qui a soulevé le premier cette question du « féminisme tu » de *J'accuse*, dans une de ses chroniques au quotidien *Le Devoir*. Il s'y disait surpris que personne, à sa connaissance, « *n'ait tâché d'inscrire J'accuse dans une certaine veine historique, soit celle du théâtre féministe québécois, ne serait-ce qu'allusivement.* » La mémoire culturelle est une faculté qui oublie, rajoutait-il, tout en s'étonnant de cet angle mort de la critique face à la pièce. D'autant qu'Annick Lefebvre, dans le programme de soirée, s'en revendiquait sans gêne, se réclamant dans la foulée d'un « *militantisme de l'intime* ».

« *Ce n'est pas si important que le mot féminisme soit prononcé en amont,* » sur les affiches de spectacles, les publicités ou dans le programme, explique Isabelle Boisclair. Car il n'y a pas de texte féministe en soi. « *C'est le lecteur qui le reçoit comme tel. C'est la communauté interprétative — ce terme qu'on utilise à l'université pour parler des spectateurs,*

*lecteurs, critiques, du théâtre même —, qui décide. C'est une affaire de communauté et de réception. Mais pour reconnaître un objet féministe, c'est sûr qu'il faut connaître cette culture. Il faut avoir vu, fréquenté, lu des pensées féministes, savoir un peu de quoi on parle. »*

Quand Alice Pascual a lu le texte de *J'accuse* pour la première fois, ce sont les figures féminines qui l'ont frappée, si différentes de celles qu'on retrouve habituellement sur les scènes et les écrans. « *Ce sont des femmes qui sont dans l'espace public d'une manière pas tout à fait habituelle.* » Avec leur grande colère, leur hargne même, leurs revendications, leurs paradoxes aussi, « *la pièce apporte en exemple d'autres modèles féminins, plus variés, pas nécessairement cutes, avec des tempéraments différents. C'est important que les femmes ne se reconnaissent pas seulement dans des personnages de belle fille, d'amoureuse, de "la blonde de". Et que ces autres femmes et leurs paroles puissent être exposées, sur la place publique, et entendues.* »

La fille qui encaisse, vendeuse de bas nylon, est maîtresse de la beauté et saurait comment faire ressortir celle des autres. La fille qui adule, fan finie d'Isabelle Boulay, porte un amour infini, comme La femme qui aime. La femme qui intègre s'occupe des enfants comme éducatrice. Beauté, amour, soin des enfants. Les femmes de *J'accuse* pourraient tomber dans la faille des stéréotypes féminins. Mais elles les battent en brèche par une langue crue, pleine de colère, de cul, et par une lucidité cynique face à leur société. Et face à elles-mêmes.

Pour la comédienne, c'est une des forces de *J'accuse* de n'être pas « *un discours. C'est une démonstration et une action. Ça fait le féminisme. Ça ne le dit pas. Je pense que si c'était présenté comme un pamphlet, plusieurs oreilles se seraient fermées, parce qu'on a rarement envie de rester pogné dans des théories; on a envie de voir les gens vivre. C'est par la vie que l'exemple se donne.* »

Isabelle Boisclair est d'accord. « *Un spectateur qui pense ne pas aimer le féminisme, qui verrait le show et l'aimerait serait bellement piégé,* » explique-t-elle, et cela pourrait contribuer à le faire changer d'avis. Mais pour que cette prise de conscience survienne, encore faut-il que le mot, ce mot « féministe » qui semble effrayer, finisse par apparaître. « *D'un point de vue intellectuel, il est vrai que ce serait important de nommer, pour défaire les tabous,* affirme Alice Pascual. *Et pour faire réaliser aux gens la grande diversité que peut prendre le féminisme. En parler n'aurait pu que faire du bien, et secouer ce vocabulaire qui fait peur.* »

Dans la couverture entourant la première mouture de *J'accuse*, soit le féminisme « *est mentionné telle une évidence, sans qu'on s'étende le moindrement sur ses implications dramatiques et scéniques,* écrit Alexandre Cadieux, *soit il est au contraire refoulé, parfois assez explicitement, selon une logique voulant que le propos de la pièce s'élève au-dessus de ce genre de considérations pour embrasser plus large et toucher tout le monde. C'est, chaque fois, un compliment visant à souligner à la fois la diversité des sujets abordés et la force que l'on reconnaît à cette production de grand mérite.* »

Cette généralisation, poursuivait le spécialiste du théâtre québécois, reconduit une vision trop largement répandue d'un féminisme de fermeture, qui serait sectaire et impropre à rejoindre tout le monde, à penser autrement tous les aspects du social. « *Dans cette logique appréciative qui pousse à dire grosso modo "c'est plus que politique, c'est humain", il me semble que le débat public y perd quelque chose.* »

« *Eh oui, s'amuse Isabelle Boisclair, le féminisme c'est aussi de la critique sociale, et aussi légitime que celle qui est faite par les hommes!* » C'est un humanisme, poursuit la professeure, qui vise l'égalité des droits, en visant d'abord ceux des femmes. C'est plus qu'humain, c'est aussi politique, en quelque sorte. Et si on ne redonne pas au féminisme son plein nom, on risque de lui faire perdre cette spécificité, sa précision de point de vue et de cible. « *Parce que l'autre raison d'être du féminisme, c'est de lutter contre cette pensée qui veut que le masculin est universel, alors que le féminin serait spécifique aux femmes et ne s'adresserait qu'à elles. C'est dur encore de faire comprendre la portée universelle du féminisme. Les hommes sont encore des représentants plus légitimes de l'humanité que ne le sont les femmes.* »

Était-ce à la critique de s'avancer davantage sur ce terrain? « *Ce serait sa job,* » croit Isabelle Boisclair. Le fait que la critique de théâtre soit de moins en moins pratiquée par des spécialistes et de plus en plus par des généralistes entre-t-il en ligne de compte? « *Ce silence semble dénoter du moins une méconnaissance de la pensée féministe. Il faut*

*des outils pour savoir reconnaître une telle parole.* » Un peu comme un serpent qui se mord la queue : moins on connaît le féminisme, moins on le nomme; moins on le nomme, moins on le connaît. Et les préjugés qu'on entretient à son égard peuvent continuer de fleurir en paix.

« *Aurait-il fallu que je sorte de ma place de comédienne pour dire le féminisme de la pièce?* », se demandait Alice Pascual après coup. Est-ce ce que Annick Lefebvre attend quand elle parle de « *militantisme du quotidien* » et « *de l'intime* »? Un passage des frontières entre public et privé, entre auteure et femme, entre actrice et militante? « *Peut-être l'aurais-je fait si la pièce avait été mal interprétée, si on lui avait fait dire le contraire de ce qu'elle porte — ce qui n'a pas été le cas,* poursuit la comédienne. *Quelque chose est passé, et de fort, par ce texte. J'ai du mal à assumer tous les rôles. Je ne suis pas l'auteure. J'étais dans l'action. Mais effectivement, il faudrait en parler. Surtout si on constate un non-désir de formuler ces enjeux-là.* »

Nommer son féminisme et ancrer *J'accuse* dans cette lignée du théâtre québécois, auprès des *Fées ont soif* (1978), mais surtout de *La nef des sorcières* (1976), aurait été l'occasion de renommer ces textes-là. De rappeler à quels points ils ont été marquants — puisqu'on s'y réfère encore. De se remémorer ces femmes, auteures, actrices, qui les ont fait surgir sur les scènes. De se souvenir de leur parole, cette parole qui encore tombe plus rapidement dans l'ombre quand elle est féminine. Nous laissons ainsi tous les noms des Denise Boucher, Luce Guilbeault, Pol Pelletier, Marie-Claire Blais,



France Théorêt, Nicole Brossard et autres. En hésitant à utiliser ce mot en F, est-ce que, comme le serpent se mord la queue, nous ne sommes pas en train de perpétuer une boucle d'oubli, une boucle qui engouffre nos grands-mères, nos mères et leurs batailles?

C'est peut-être au tour de ces Fées de nous accuser à leur tour...

## LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

---

Depuis plus de quarante ans, le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui se dédie exclusivement à la dramaturgie québécoise et canadienne d'expression française. Ce sont plus de 300 productions qui y ont vu le jour et le théâtre accueille plus de 30 000 spectateurs par saison.

Il est aujourd'hui conjointement dirigé par Sylvain Bélanger et Etienne Langlois qui entendent l'inscrire dans une actualité sociale et théâtrale en faisant appel à des auteurs-créateurs audacieux qui font évoluer la dramaturgie contemporaine au contact de pratiques authentiques et originales.

Pour en savoir plus :

[theatredaujourd'hui.qc.ca](http://theatredaujourd'hui.qc.ca)

[facebook.com/ctdaujourd'hui](https://facebook.com/ctdaujourd'hui)

[youtube.com/theatredaujourd'hui](https://youtube.com/theatredaujourd'hui)

[twitter.com/ctdaujourd'hui](https://twitter.com/ctdaujourd'hui)

[instagram.com/ctdaujourd'hui](https://instagram.com/ctdaujourd'hui)

[3900.ca](https://3900.ca)

3900 rue Saint-Denis

Montréal QC H2W 2M2

Téléphone 514 282-3900

[theatredaujourd'hui.qc.ca](http://theatredaujourd'hui.qc.ca)